

NAKAJIMA ATSUSHI

Le Mal du loup

Traduit du japonais par
VÉRONIQUE PERRIN

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2012

Pour les noms de personnes, nous suivons l'usage japonais qui place le patronyme avant le prénom.

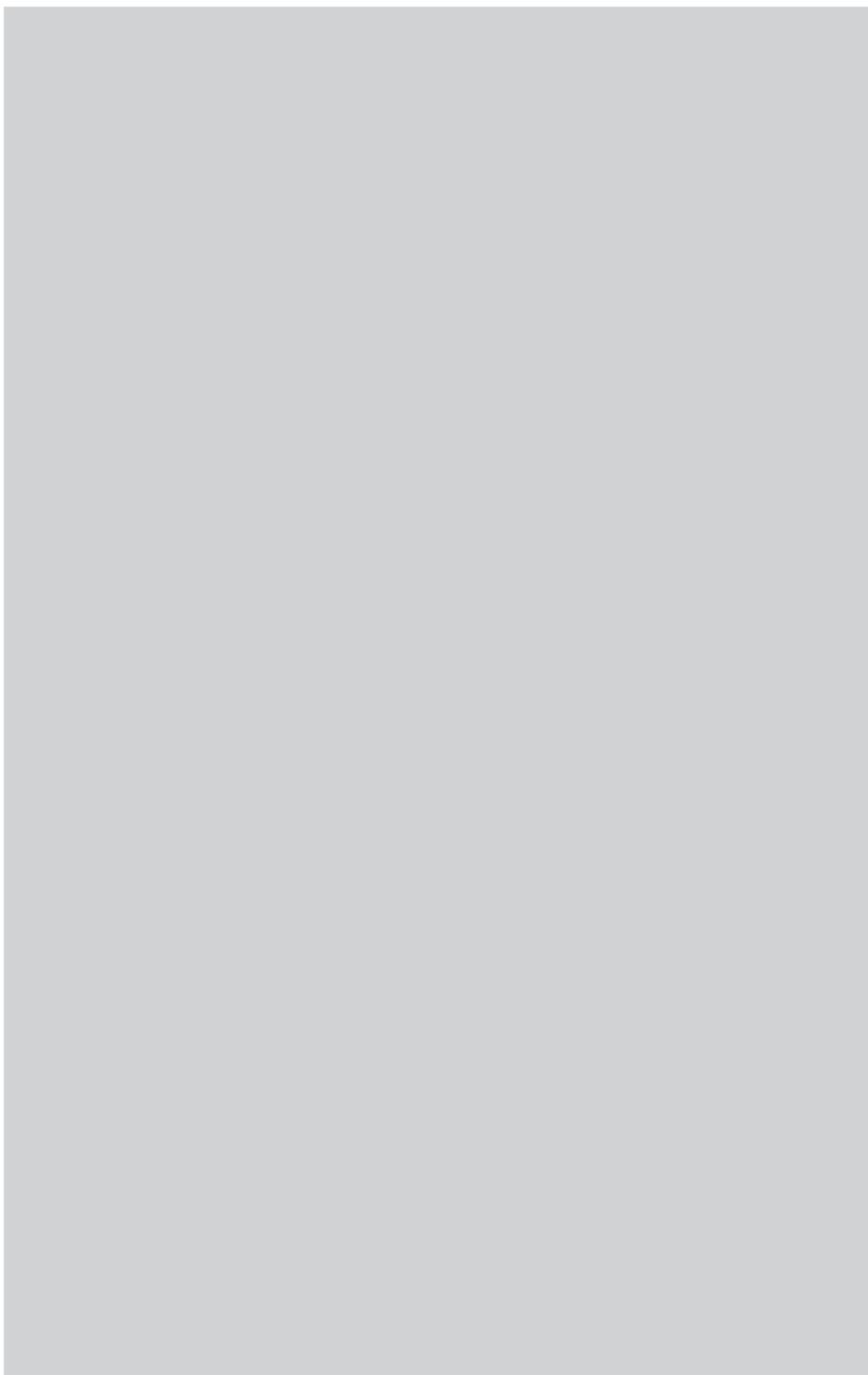
Ouvrage sélectionné par le Programme de Publication de Littérature Japonaise (JLPP), géré par le Centre de promotion et de publication de littérature japonaise (J-Lit Center) sous l'égide de l'Agence des Affaires Culturelles Japonaises.

Kanshō (Atolls) et *Rōshitsuki* (*Le Mal du loup*) ont été publiés pour la première fois en novembre 1942 par les éditions Kyō no mondai-sha; *Junsa no iru fūkei* (*Paysage avec agent de police*), en juin 1929 par le journal lycéen *Daichikōtōgakkō Kōyūkai-zasshi*; *Takonoki no shūta de* (*Sous les arbres pieuvres*), en janvier 1943 par la revue *Shinsōsaku*.

Traduction : © Véronique Perrin, 2012.

© Éditions Allia, Paris, 2012.

ATOLLS



MARIANG

MARIANG est le nom d'une femme des îles que je connais bien.

Mariang, c'est *Maria*. Maria, comme la Sainte Mère de Dieu. Les habitants de la région des Palaos vous mettent des nasales partout, si bien qu'à l'oreille ça donne *Mariang*.

Son âge exact, je ne le connais pas. Je n'aurais pas été gêné de le lui demander, c'est juste que je n'y ai pas pensé. Une chose est sûre en tout cas : elle n'a pas trente ans.

Si Mariang est belle ou non aux yeux de son peuple, je ne le sais pas davantage. Mais je suis certain qu'elle n'est pas laide. Son visage qui n'a rien de japonais ni d'occidental (car dans les mers du Sud, il faut en général, pour que des traits soient jugés réguliers, que l'on soit de sang mêlé d'un côté ou de l'autre), relève du plus pur type kanak micronésien que je trouve pour ma part admirable. On en revient inévitablement aux délimitations de race ; et je pense, à l'intérieur de ces limites, que c'est un visage *opulent*, insouciant, épanoui. Pourtant il semble que Mariang elle-même soit quelque peu embarrassée de cette physionomie qui est la sienne. Car elle est d'abord et avant tout, comme on le verra, une intellectuelle dont le cerveau ne contient plus grand-chose de kanak. Et puis il faut dire qu'à Koror, ville où habite Mariang (et centre culturel de l'archipel), ce sont les critères de beauté du monde civilisé qui dominant, même chez les insulaires. On sentait réellement dans cette ville de Koror – c'est là que j'ai séjourné le plus longtemps – une sorte de confusion des valeurs : on était en zone tropicale et cependant s'imposaient des critères de zone tempérée. Cela ne m'avait pas frappé au

premier abord, mais plus tard, quand je suis parti faire ma tournée des îles où pas un Japonais n'habite et que je suis revenu ensuite à Koror. Ici, le tropical, le tempéré, rien ne vous paraît beau. Ou plutôt, il n'existe aucune sorte de beauté – ni tropicale, ni tempérée. Ce qui aurait pu témoigner de la beauté tropicale a été flétri, châtré par la civilisation tempérée, et ce qui devait représenter ici la beauté tempérée ne fait que révéler sous ce climat et cette nature tropicale (cette lumière!) des faiblesses incongrues. Dans cette ville il n'y a que la pauvreté caractéristique des faubourgs coloniaux, une pauvreté décadente, et pourtant étrangement fanfaronne. Mariang, en tout cas, parce qu'elle baignait là-dedans, ne semblait guère se réjouir de l'*opulence* de ses traits kanaks. Opulente, oui, elle l'était sans doute par son physique, plus encore que par sa physionomie. Elle mesurait près de cinq pieds cinq pouces et disait peser cent cinquante livres quand elle avait un peu maigri. Mais grands dieux! on aurait aimé avoir un corps aussi splendide.

La première fois que je la vis, je me trouvais dans la chambre de l'ethnographe H. C'était la nuit, nous étions, H. et moi, dans cet étroit logement de fonction pour célibataire, en train de discuter assis sur des nattes de jonc faisant office de tatamis, lorsque soudain, du dehors, un sifflement de souris et dans la mince fente de la fenêtre entrebâillée (depuis plus de dix ans qu'il vit dans les mers du Sud, H. ne ressent plus la chaleur; dès qu'il fait un peu frais, le soir et le matin, il ferme la fenêtre) la voix d'une jeune femme: "On peut entrer?" Tiens, tiens, me disais-je intrigué, monsieur l'Ethnographe a bien caché son jeu jusqu'ici, et je fus doublement étonné lorsque la porte s'ouvrit non pas sur une jeune personne de la métropole, mais sur une femme des îles au corps majestueux.

“Mon professeur de paluan”, fit-il en me la présentant. Il s’occupait à présent de réunir un recueil d’anciennes ballades des Palaos qu’il traduisait en japonais, et cette femme, Mariang, venait régulièrement trois jours par semaine pour l’aider. Ce soir-là aussi ils se mirent tout de suite au travail, en me gardant près d’eux.

L’écriture n’existe pas aux Palaos. Ces anciennes ballades, c’était le professeur H. qui, allant interroger les vieux du pays, les écrivait sous leur dictée en se servant de l’alphabet latin. Mariang commençait par regarder les carnets où étaient transcrites les anciennes ballades paluanes : elle corrigeait les erreurs. Puis elle restait aux côtés du professeur H., pendant qu’il traduisait, et répondait de temps à autre à ses questions.

“Hé bien ! m’étonnai-je, elle sait aussi l’anglais ? – Ça, elle peut en être fière. C’est qu’on a été à l’école des filles en métropole, pas vrai ?”, plaisanta le professeur H. qui se tourna vers Mariang. Elle fit un peu *la timide* en arrondissant ses lèvres charnues, mais se garda de démentir le professeur.

Celui-ci me précisa plus tard qu’elle était allée pendant deux ou trois ans dans une école de filles quelque part à Tokyo (sans achever sa scolarité, semble-t-il) : “Pour l’anglais elle n’avait pas besoin de ça, vous pensez bien. Elle l’avait appris avec son *vieux*”, dit-il, “... enfin quand je dis son *vieux*, je veux dire son père adoptif. Est-ce que vous vous rendez compte ? Elle était la fille adoptive de William Gibbon !”... Gibbon : seul me vint à l’esprit l’auteur du monumental *Déclin et chute de l’empire romain*, mais je compris bientôt qu’il s’agissait d’un intellectuel métis (anglais et indigène) qui avait eu un renom considérable aux Palaos : du temps de la colonie allemande il avait servi d’interprète à l’ethnologue Krämer tout au long de

sa mission. Il ne savait pas l'allemand pour autant, entre Krämer et lui tout se passait en anglais ; mais je ne m'étonnais plus que sa fille adoptive sût parler anglais.

Avec mes collègues en poste aux Palaos, peut-être étais-je trop excentrique pour eux, je n'arrivais pas à avoir de relations franches et ne m'étais fait aucun ami, en dehors du professeur H. Et comme j'étais constamment fourré chez lui, tout naturellement je m'étais rapproché aussi de Mariang.

Elle l'appelait *mon oncle*. Il est vrai qu'elle le connaissait depuis toute petite. Et de temps à autre, elle le régalaît de cuisine des Palaos qu'elle lui apportait toute préparée *de la maison*. J'étais chaque fois invité à me joindre à eux. C'est grâce à Mariang que pour la première fois j'ai goûté les papillotes de tapioca, appelées *binlumm*, et les *titinl* qui sont des sortes de gâteaux sucrés.

Un jour, avec le professeur H., nous passions devant chez Mariang et nous nous sommes arrêtés un moment. Sa maison est pareille à toutes les autres maisons des îles, avec un sol presque entièrement constitué de rondins de bambous, mis à part une petite partie qui est en planches. Nous nous sommes invités sans façons ; sur le plancher de bois il y avait une petite table, sur laquelle étaient posés des livres ; je m'en emparai. L'un était un choix de poèmes anglais traduits par Kuriyagawa Hakuson, l'autre *Le Mariage de Loti* dans la collection des classiques de poche Iwanami. Sur une étagère accrochée au plafond, toute une série de paniers en fibre de coco ; les vêtements de tous les jours étaient jetés pêle-mêle sur une corde tendue à travers la pièce (les insulaires ne rangent pas leurs habits : ils les laissent pendre négligemment comme

du linge à sécher) ; sous le plancher de bambou on entendait caqueter les poules. Dans un coin de la pièce, une femme, sans doute parente de Mariang, somnolait en tenue légère ; elle nous avait lancé d'abord un regard méfiant, puis s'était simplement tournée de l'autre côté. Découvrir Kuriyagawa Hakuson et Pierre Loti dans une telle ambiance était vraiment *étrange*. Je peux même dire que c'était un peu douloureux. Mais je n'étais pas capable de discerner si ce sentiment douloureux s'adressait aux livres, ou bien à Mariang.

Quant au *Mariage de Loti*, Mariang n'en était pas satisfaite. Elle estimait qu'il passait complètement à côté de la réalité : les mers du Sud, ça n'était pas ça. "Peut-être parce que c'est du passé, et je ne connais pas la Polynésie, mais c'est tellement exagéré", disait-elle.

Elle semblait avoir encore toutes sortes de revues et de livres qu'elle gardait entassés dans des caisses, des caisses qui avaient contenu des oranges, au fond de sa chambre. Sur le haut d'une pile je crois bien avoir aperçu quelque ancien numéro du Bulletin des anciennes élèves de son école (celle où elle avait étudié autrefois à Tokyo).

Aucun magasin dans les rues de Koror n'avait en rayon la collection des classiques Iwanami. Lors d'une réunion de gens de la métropole où j'avais incidemment prononcé le nom de Yamamoto Yûzô, on me répliqua, unanime : Mais qui est ce monsieur ? Ce n'est que je veuille obliger le monde à lire de la littérature, mais tout de même, cette ville entretient avec les livres des rapports singulièrement distants. Mariang était probablement de tout Koror (métropolitains inclus) celle qui lisait le plus.

Mariang a une petite fille de cinq ans. Pas de mari, plus maintenant. D'après le professeur H., c'est elle qui

l'a mis dehors. Pour la raison, tout bonnement, qu'il était jaloux au-delà de ce qui est permis. Disant cela, je pourrais laisser penser que Mariang est une vraie furie – de fait, nul ne la prendrait pour une femme faible et soumise –, mais dans cette affaire il faut tenir compte aussi du rang important qu'elle occupe dans l'île, de par sa naissance. J'ai dit plus haut que son père adoptif était un métis; cela ne change pourtant rien aux origines de Mariang, puisque les gens des Palaos ont une organisation matrilineaire. La mère de Mariang, elle, est issue des Ididzu, les premiers Grands Anciens de Koror. En d'autres mots, Mariang appartient à la famille la plus illustre de l'île. Si elle est encore aujourd'hui présidente de l'association des jeunes filles de Koror, c'est à cette naissance, autant qu'à son talent, qu'elle le doit. Le mari de Mariang était de Ngiwal, un village sur l'île principale des Palaos (et aux Palaos, même si le système est matrilineaire, il est de règle que l'épouse une fois mariée s'en aille vivre chez son mari; à moins qu'il ne meure, auquel cas elle prendra tous les enfants avec elle et retournera dans sa propre famille), mais avec de telles origines familiales, sachant aussi que Mariang détestait la vie à la campagne, on avait fait une entorse à la règle: son mari était venu vivre chez elle. Et donc elle l'avait mis dehors. Il se peut que, physiquement, en effet, l'homme n'ait pas été de taille à lutter. Toujours est-il qu'il ne cessa de revenir par la suite, réclamant d'un côté des dommages et intérêts (son *tugakileng*) et de l'autre la suppliant de reprendre la vie commune, ce qu'elle fit une seule fois, cédant à ses instances, mais le jaloux n'était pas guéri de sa jalousie (ou plutôt de ce qui faisait le fond du problème, à savoir la différence entre son cerveau d'homme et celui de Mariang) de sorte qu'ils se séparèrent à nouveau. Et depuis lors elle vivait seule. Sa naissance lui interdisant

de frayer avec n'importe qui (point sur lequel on est particulièrement strict aux Palaos), trop civilisée et n'ayant généralement pas d'interlocuteur à son goût parmi les insulaires, le professeur H. craignait qu'en fin de compte Mariang ne pût jamais se remarier. J'ai bien l'impression, à ce propos, que Mariang n'avait que des amis japonais. Le soir, elle se trouvait toujours une place sur un banc au milieu des épouses des commerçants de la métropole pour papoter. Je crois même que la plupart du temps c'est elle qui menait la discussion.

Il m'est arrivé de voir Mariang en grande toilette. C'était sa *tenue de sortie*: habillée tout de blanc à l'occidentale, talons hauts et courte ombrelle. Le teint vif comme d'habitude, brillant ou plutôt luisant d'un beau brun profond, de gros bras cuivrés qui saillaient des courtes manches comme pour terrasser les démons, et des jambes comme des colonnes, sous lesquelles les talons finement tournés des chaussures semblaient près de se rompre. Tout en m'efforçant de repousser les préjugés des êtres chétifs à l'égard des princes du corps, je ne pus sans trop savoir pourquoi me défendre d'une envie de rire. Mais il est vrai qu'en même temps je ressentis de nouveau cette *douleur* que j'avais éprouvée le jour où j'avais découvert dans sa chambre les poèmes traduits par Kuriyagawa Hakuson. Cette fois encore, je ne distinguai pas nettement si la *douleur* s'adressait à la robe d'un blanc immaculé, ou à celle qui la portait.

Deux ou trois jours après l'avoir aperçue en grande toilette, je lisais dans ma chambre lorsque j'entendis siffler au dehors d'une façon que je crus reconnaître. Me penchant à la fenêtre, je trouvai Mariang en train de